



La Vie autrefois

IL Y A 50 ANS A SAINT-ANTONIN

par Georges MUR

Au cours d'une série d'émissions présentée sur les ondes de RADIO NOBLE VAL, Georges MUR a évoqué les jeux et les jouets qu'il pratiquait ou utilisait, lorsqu'il était enfant, avec ses petits camarades de Saint-Antonin.

Après avoir parlé des jouets que pouvaient acheter les moins démunis d'entre eux — comme le pistolet à flèche, la toupie ou le cerceau de bois poli qui les entraînait dans de « longues chevauchées à travers toutes les rues et ruelles du village à peu près libre, à cette époque de tout véhicule à deux ou quatre roues » —, après avoir mentionné et décrit les jouets « de rêve », inaccessibles à la très grande majorité de ces enfants « trop pauvres pour pouvoir se les procurer » — le Mécano, la machine à vapeur sifflant et tournant, la bicyclette enfin, récompense suprême des lauréats du certificat d'études dont les parents n'étaient pas trop pauvres — il présentait ainsi une troisième catégorie de jouets :

Je vous ai parlé des jouets nés de l'industrie des hommes, de ces jouets, comme je vous l'ai déjà dit, inaccessibles à beaucoup d'enfants de notre village. Est-ce à dire que ces enfants ne jouaient pas ? Bien loin de là ! Ils jouaient et je crois même pouvoir dire qu'ils jouaient plus que mes propres petits-enfants trop longtemps assis devant le poste de télévision familial.

Je ne veux pas dire que mes petits-enfants ne jouent pas, mais ils jouent différemment. Trop enfermés dans leurs confortables appartements, entourés de montagnes de jouets de toute sorte dès leur plus jeune âge, vautés sur la moquette ou sur le canapé, ils prennent et abandonnent bien vite, pour passer à un autre, le jouet dont ils se lassent vite.

Ils ne connaissent sans doute pas la joie douce et profonde, le plaisir de jouer avec un objet fabriqué de ses propres mains, avec un objet minutieusement, amoureuxment taillé, poli, sculpté même, avec beaucoup de patience.

Car nous fabriquions encore la plupart de nos jouets. Je ne m'attarderai pas sur les arcs, flèches, les traîneaux, utilisés par temps de neige ou de glace dans les rues même de la ville, les chariots bas guidés par les pieds placés à l'avant, de part et d'autre du plateau, sur un liteau mobile autour d'un boulon et qui dévalaient dangereusement, au ras du sol, la côte de Caussade. Je vous parlerai plutôt d'humbles jouets, de ceux que nous logions dans la poche du pantalon court ou du tablier noir, ou au fond du cartable. Certains ne nous quittaient pas.

Voici tout d'abord la fronde, le lance-pierre, « lou quitoleng » comme nous l'appelions, ou plutôt comme l'appelaient nos parents. Littéralement, en langue d'oc, le mot signifie « le lance-loin ». N'importe quelle branche fourchue, grosse comme le pouce, pouvait servir à sa confection. Mais nos préférences allaient à la fourche de buis découverte dans la pente du Roc d'Anglars ou sur les flancs du Roc Deymié. Plus solide, plus rigide, elle prenait au fond de nos poches, un brillant, une patine, une douceur au toucher qui nous satisfaisaient pleinement. Les autres matériaux nous étaient fournis gratuitement par les artisans du village. Chez les trois, quatre ou même cinq cordonniers qui y exerçaient alors leur métier, chez LIOU le bourrelier, chez RAYNAL le sabotier, il ne manquait pas de chutes de cuir souple et fin, cuir de bœuf, de veau ou de chevreau. Le seul mécanicien auto de Saint-Antonin, Monsieur LESTRADE, installé à cette époque à l'angle de la rue de la Péliiserie et de l'actuelle avenue Paul Bénét, au bout de la Promenade comme nous disions, nous fournissait en chambres à air réformées dans lesquelles nous découpons des lanières élastiques d'une vingtaine de centimètres qui servaient à la fabrication de la fronde. Ces lanières solidement ficelées dans les deux trous du morceau de cuir découpé en ovale allaient propulser nos munitions. Les munitions, nous nous les procurions aussi à bon marché. Le vieux Paul MONGINOUS, « TOUTOU » comme on l'appelait familièrement dans la rue de la Péliiserie où il demeurait, déposait avec son frère, « Lou CHICHON », grand conducteur de chevaux, des tas de sable et de gravier à la Condamine, le long du parapet de la Bonnette, tout près du pont qui prolonge la Promenade. Nous puisions là des poignées de graviers lisses et ronds et nous partions en campagne.

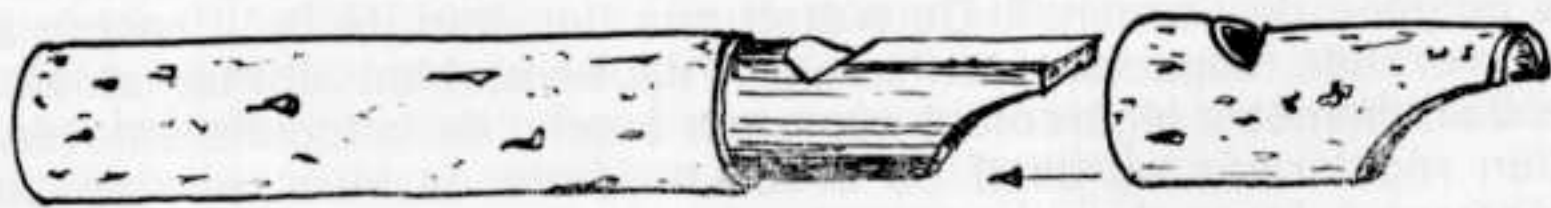
Nos cibles n'étaient pas encore les premières ampoules électriques qui éclairaient chichement les rues de la ville, ni les vitres des fenêtres ; presque toutes les maisons étaient alors occupées et il aurait été trop dangereux de se livrer à ce jeu. Une vieille boîte de conserves, juchée sur un parapet, place des Moines ou place des Tilleuls suffisait à exercer notre adresse.

Je viens de dire place des Tilleuls, c'est vrai, mais nous nous y hasardions le moins possible et seulement quand nous étions certains de ne pas être vus. Nous étions en effet trop près de la vue perçante du directeur de l'école et de ses adjoints. Le lance-pierre était un objet prohibé et malheur à qui se laissait prendre en flagrant délit. L'arme était confisquée et son possesseur puni.

C'était bien notre arme : certains jours, la poche bourrée de graviers, nous partions à la chasse. Chasse aux moineaux, aux pinsons, aux chardonnerets qui pullulaient dans les marronniers du Tour du Pré. Quels vandales direz-vous ! Quels petits sauvages s'écrieront les âmes sensibles. Que les écologistes se rassurent, que les protecteurs des oiseaux se tranquillisent. Armé de ma fronde, je n'ai jamais pu atteindre le moindre oisillon et je n'ai

jamais été aussi étonné, ni aussi malheureux que le jour où, maladroitement, au pied de l'un des vieux ormeaux qui bordaient la place des Tilleuls, j'ai touché un pauvre moineau avec un caillou lancé... à la main.

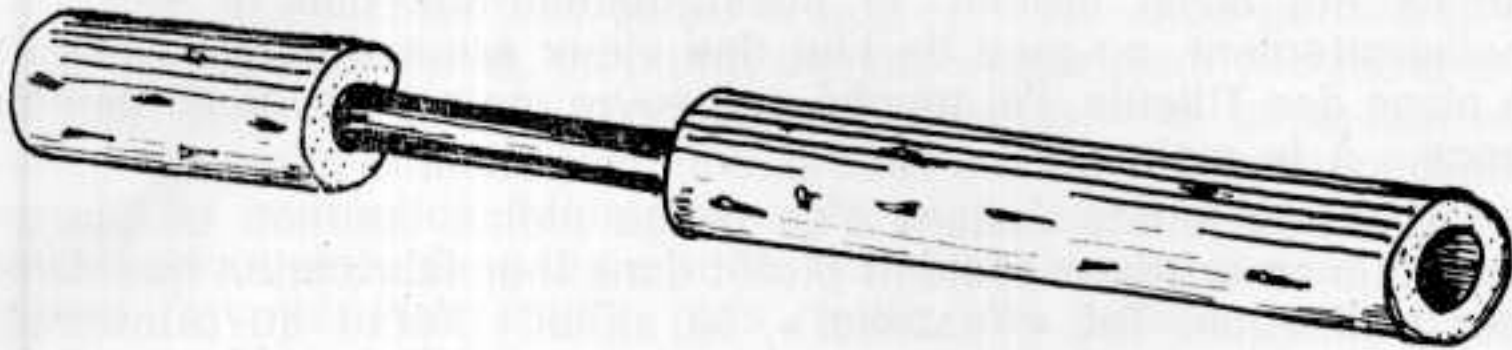
D'autres jouets étaient d'un usage moins courant. Le plaisir que nous en retirions résidait plutôt dans leur fabrication que dans leur utilisation. Tel « l'estuflo », le sifflet. C'était au printemps que nous devions le fabriquer, fin mars ou début avril, quand la sève des arbres commence à circuler abondamment dans les branches et que les bourgeons grossissent à vue d'œil. Nous choisissions une baguette de lilas ou de marronnier, bien lisse et bien droite de un centimètre à un centimètre et demi de diamètre.



« L'estuflo »

A l'aide du canif qui faisait partie de notre bagage habituel, nous en coupions un morceau de huit ou dix centimètres de longueur. Il fallait alors légèrement amincir l'une des extrémités pour faire apparaître le bec du sifflet. Puis, à deux centimètres de cette même extrémité et du côté opposé à la première entaille, était pratiqué un petit évidement transversal en forme de V qui pénétrait à peine au-delà de l'écorce. Alors venait l'opération la plus délicate, celle qui ne réussissait pas toujours, si l'on était maladroit ou bien si le moment, ou le bois, avait été mal choisi. Elle consistait à pratiquer une incision dans l'écorce, tout autour de la baguette, derrière l'évidement en V. Il ne restait plus qu'à tordre, en pressant fortement, les deux centimètres d'écorce situés à l'avant du sifflet. Le manchon se détachait facilement laissant apparaître le bois humide, luisant de sève. Il restait encore à tailler sur le bois une lamelle horizontale de deux millimètres d'épaisseur qui rejoignait l'entaille en V. Le manchon d'écorce était alors remis en place dans sa position primitive et l'on pouvait commencer à casser les oreilles des voisins.

Autre jouet, « lou pétoflo ». Le mot est formé du verbe péter et de l'onomatopée flo. C'est toujours le bois qui servait à le fabriquer, le sureau cette fois, qui poussait et pousse encore sur les berges de l'Aveyron, tout près de la ville, entre le pont et la chaussée du Gravier. On choisissait une branche bien droite, de quatre à cinq centimètres de diamètre. Entre deux nœuds de la branche, on sciait un bâton de vingt-cinq à trente centimètres de long. Alors commençait un travail de patience : à l'aide de ce que nous pouvions trouver, pointe, aiguille à tricoter, gros fil de fer, nous extirpions la moelle tendre du sureau et il nous restait une branche percée de part en part d'un long trou cylindrique d'environ



« Le Pétofloc »

un centimètre de diamètre que nous devions scier encore en deux tronçons inégaux. Le plus court, de sept à huit centimètres, serait la poignée de l'appareil. Ce n'était pas fini, loin de là. Il restait à trouver une baguette bien sèche, régulière, bien droite, solide, et d'un diamètre légèrement supérieur à celui de la moelle enlevée. Bien régularisée au canif ou avec un débris de vitre, elle devait pénétrer à force dans la poignée du pétofloc, pour une extrémité tandis que la restante, régularisée par le même moyen, devait glisser librement dans le deuxième tronçon, le plus long. L'engin ressemblerait à une pompe à bicyclette, la baguette sèche emmanchée allant et venant dans le cylindre de sureau évidé. On préparait ensuite une boulette d'étoupe, cette filasse dont se servent les plombiers pour faire les joints des canalisations en fer, que nous introduisions dans le corps de pompe. Le piston était engagé derrière la boulette et poussé aussi rapidement et aussi violemment que possible. Sous la pression de l'air comprimé, la boulette d'étoupe était projetée à un ou deux mètres avec un bruit sourd, floc ! C'était tout. Il ne se produisait pas d'autre effet mais cela suffisait à notre joie.

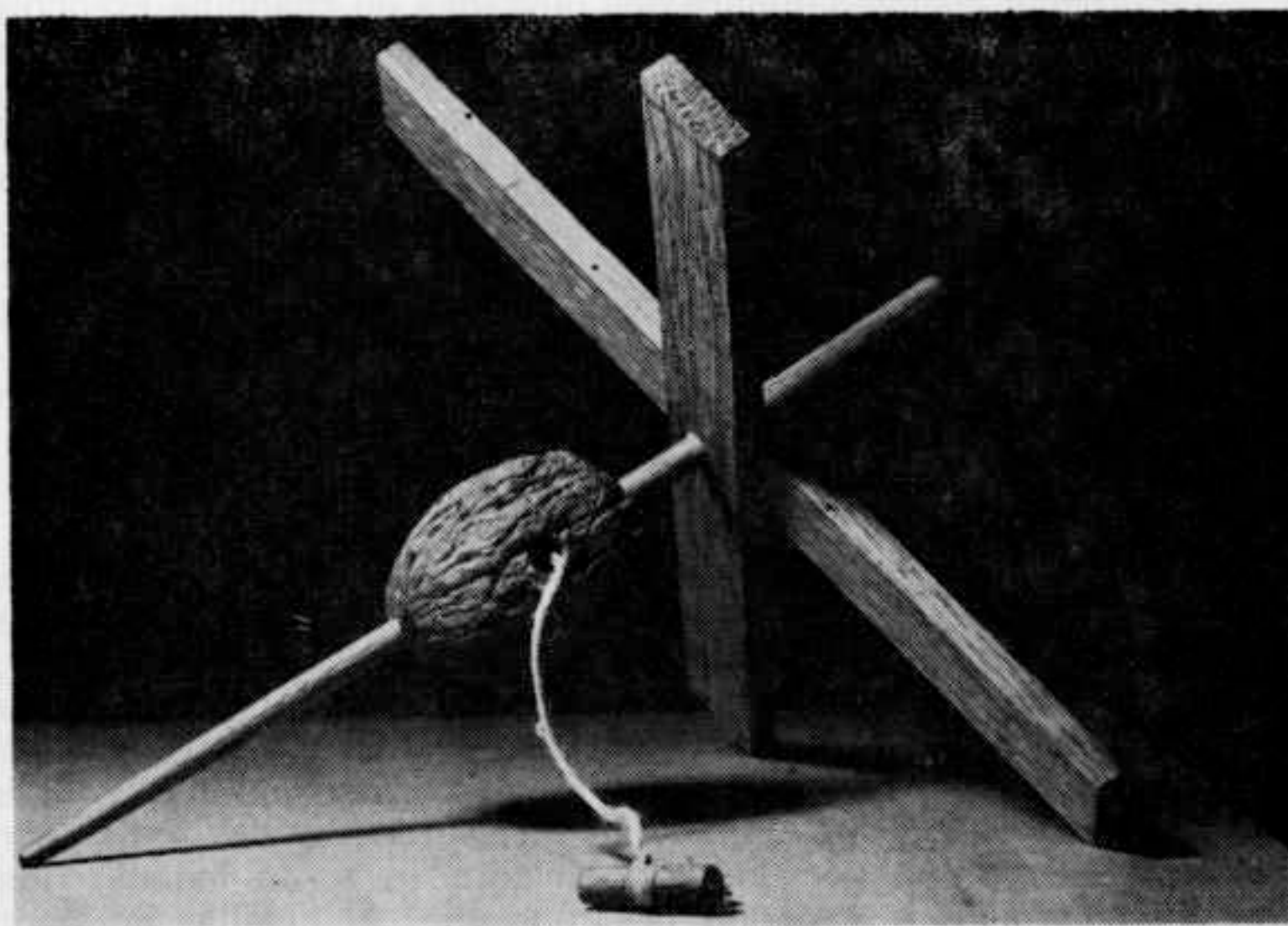
Et pour terminer, « l'estrebel », le moulinet d'enfant. Son nom occitan vient d'un mot latin signifiant tourbillon. J'en possède un exemplaire, prêté par un de mes amis, habile bricoleur, qui l'a reconstitué avec ses souvenirs et ceux des habitants de son village, voisin du nôtre.

Deux planchettes bien dressées de vingt centimètres de long sur deux de large et cinq millimètres d'épaisseur environ, assemblées en croix à mi-bois et collées : ce sont les ailes du moulin. Un trou de six millimètres est percé au centre de l'assemblage. Ce trou reçoit une baguette ayant aussi une vingtaine de centimètres de long, de huit millimètres de diamètre d'un côté, appointée jusqu'à n'avoir plus que quatre millimètres à l'autre extrémité. Cette différence de diamètre permet de faire rentrer à force la baguette dans le trou : c'est l'axe. On choisit alors une grosse noix que l'on évide avec précaution sans la casser après avoir percé aux deux bouts un trou de six millimètres de diamètre. Un troisième trou de même diamètre est ensuite percé sur le côté de la noix, en son milieu.

On introduit un cordonnet d'une soixantaine de centimètres par le trou latéral et on le fixe sur la baguette, elle-même glissée au travers de la noix par les deux orifices des extrémités. A l'extrémité libre du cordonnet, on assujettit un petit bout de bois qui servira de tirette et d'arrêtoir. Le jouet est prêt à fonctionner.

En faisant tourner les ailes du moulin, on enroule le cordonnet autour de la baguette. Il pénètre entièrement dans la noix. Il suffit alors de tirer sur le cordonnet et les ailes se mettent à tourner vivement. On lâche la tirette et la vitesse acquise par les pales rebobine automatiquement le cordonnet qui pénètre tout seul, à nouveau, dans la noix. On tire à nouveau et le moulin tourne en sens inverse. On relâche et le mouvement est lancé, indéfiniment...

C'est le même principe que la toupie mise en marche par un cordonnet préalablement enroulé autour de son ventre. Mais la toupie ne récupère pas le cordonnet et ne peut seule, tourner en sens inverse. Ce jouet ingénieux ravissait ceux qui, souvent aidés par leur grand-père, réussissaient à le construire.



On voudra bien excuser ces recettes assez ennuyeuses et ces descriptions sans doute obscures dont le seul intérêt voudrait être d'éveiller la curiosité de quelque enfant d'aujourd'hui et lui donner l'envie et la joie de fabriquer ces jouets d'autrefois avec l'aide d'un vieux Saint-Antoninois. C'est ce que je souhaite.

Septembre 1984